



Dire la forêt d'aujourd'hui et de demain

Agata Jackiewicz

► To cite this version:

Agata Jackiewicz. Dire la forêt d'aujourd'hui et de demain. Presses universitaires Blaise-Pascal. Nouveaux récits sur la forêt, 2023, Mythographies et sociétés, 2383770892. hal-04441624

HAL Id: hal-04441624

<https://hal.science/hal-04441624>

Submitted on 6 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dire la forêt d'aujourd'hui et de demain¹

Agata Jackiewicz,

Université Paul-Valéry, Montpellier

Imaginaires et symboliques

Du mythe de la grande forêt vierge, immuable et impénétrable, à la critique acerbe de l'exploitation forestière massive, sans oublier les alertes scientifiques sur l'avenir de la biodiversité, les réflexions sur les espaces forestiers restent toujours liées aux représentations, et donc aux systèmes de valeurs, aux croyances, à l'imaginaire et aux structures sociales.

Les imaginaires dont nous héritons sous différentes latitudes sont innombrables :

- forêt sacrée : lieu habité par les esprits et source de puissance chamanique,
- forêt initiatique : lieu et moyen permettant d'éprouver ses forces et son courage,
- forêt mémorielle : vestige des imaginaires populaires,
- forêt objet : ressource pourvoyeuse de services éco-systémiques,
- forêt ludique : terrain récréatif, de jeu et de détente,
- forêt maléfique : enfer sylvestre, rempli de forces du mal,
- forêt refuge : abri et lieu social, pour les exclus...
- forêt prison : lieu de travaux forcés, pour les déportés des goulags...
- lisière de la forêt : interface entre univers, où les esprits peuvent voler l'âme, où les chamans interviennent comme médiateurs,
- lisière de la forêt : écotone fertile, zone de transition écologique entre deux écosystèmes,

...

« Les forêts ont fini par acquérir un puissant statut symbolique dans notre imaginaire culturel. [Elles] suscitent un intérêt écologique qui les dépasse, dans la mesure où elles sont devenues les métonymies de la terre entière² » résume Robert Harrison. Or, aujourd'hui, ces écosystèmes essentiels au bon fonctionnement de la planète sont menacés du fait des activités humaines. Notre civilisation se trouve bousculée par la crise des écosystèmes et les répercussions directes de celle-ci sur nos conditions de vie. Pourtant, bloqué dans « une sorte d'indifférence, d'irénisme, d'attente et de fausse paix³ », l'homme ne semble pas prêt à réagir. Les imaginaires anciens qui le reliaient à la nature et les intérêts économiques qui le poussent à la dominer seraient-ils définitivement séparés ?

Dans les productions artistiques, depuis des décennies déjà, comme l'analyse Robert Harrison, l'inquiétude écologique verse parfois dans un pessimisme radical. « Nausicaä de la vallée du vent » de Miyazaki met en scène une forêt exubérante qui a envahi la planète après l'autodestruction de l'humanité. Dans « La Forêt d'Iscambe » de Christian Charrière⁴, l'apocalypse nucléaire a donné naissance à une « jungle enchevêtrée, peuplée de singes hurleurs, de clapâtes visqueux et furtifs, de gnomes imprévisibles et où de grandes villes mortes s'effondraient peu à peu dans la végétation ». « The End » de Zep⁵ propose une éco-fable d'avertissement. La forêt vengeresse détruit l'humanité, de manière algorithmique, en frappant

¹ Chapitre d'ouvrage paru dans *Nouveaux récits sur la forêt*, PUBP, 2023.

² Robert Harrison, *Forêts, essai sur l'imaginaire occidental*, Paris, Flammarion, « Champs essais », 1992.

³ Bruno Latour et Nikolaj Schultz, *Mémo sur la nouvelle classe écologique*, Éditions Les empêcheurs de penser en rond, 2022.

⁴ Christian Charrière, *La Forêt d'Iscambe*, Éditions Phébus, 1980.

⁵ Zep, *The End*, Rue de Sèvres, 2018.

sans distinction... Accueillantes ou hostiles, les forêts du « Seigneur des anneaux » et des films de Miyazaki révèlent le sentiment d'une harmonie perdue entre l'homme et son milieu naturel.

Comme notre rapport à la nature, notre imaginaire s'appauvrit, alertent à leur tour les philosophes Baptiste Morizot⁶ et Vinciane Despret⁷. Les récits dominants, comme le christianisme, le communisme et le capitalisme, rappelle Cyril Dion⁸, ont détourné – pour des raisons différentes – notre regard des êtres de la nature, en gommant leur altérité.

Pour autant l'interdépendance entre l'homme et son milieu de vie ne cesse de se rappeler à nous, non seulement par la vérité des mesures scientifiques et l'ampleur des désastres, mais aussi plus simplement et de manière croissante dans la recherche de modes de vie plus « naturels ». Les expériences des ZAD, « territoires de pensée à venir », « laboratoires des luttes contre un rapport prédateur à la terre⁹ », sont à cet égard particulièrement révélatrices. Les banderoles de Notre Dame des Landes ont livré un message fort, désormais de plus en plus partagé : « Nous ne défendons pas la Nature, Nous SOMMES la Nature qui se défend ! ».

Ce besoin, pressenti et théorisé par certains penseurs, d'histoires vraies¹⁰ (Déborah Bird Rose), de nouveaux récits (Cyril Dion), de nouvelles ontologies relationnelles¹¹ (Felwine Sarr), s'incarne-t-il et de quelle manière dans les discours quotidiens ?

Serions-nous prêts à passer dans notre rapport à la nature de la relation de sujet à objet (vision utilitariste) à la relation de sujet à sujet (reconnaissance d'une valeur intrinsèque), comme nous y invitent Alessandro Pignocchi¹² et Malcolm Ferdinand¹³ ? Ou à entendre cette position – déroutante à bien des égards – de Bruno Latour et Nikolaj Schultz, pour qui « il s'agit de s'habituer à dépendre enfin de ce qui nous fait vivre », car « la nature n'est pas une victime à protéger, elle est ce qui nous possède¹⁴ ? »

De nouveaux mots pour un nouvel rapport à la forêt ?

Aborder scientifiquement la question des imaginaires de la forêt n'est pas une question facile pour un linguiste. La littérature, l'éco-critique, l'ethnologie ou encore l'histoire, riches d'une longue tradition d'études sur la nature, semblent infiniment mieux outillées pour en apporter des éclairages inédits. Mais si réinterroger l'histoire de nos imaginaires des forêts est de première importance, tenter de se projeter dans un avenir désirable, sur la base des prémices de changement en cours, nous semble tout aussi légitime. La matérialité linguistique des discours engagés constitue à nos yeux un champ d'observation de première importance.

« On ne décrète pas les transformations idéologiques, ontologiques ou culturelles, quel que soit le terme que vous choisirez, avertit Descola. Chaque fois qu'on a essayé de le faire, ça a été un échec. Je pense à la Révolution française ou à la révolution soviétique. On peut, en revanche, être plus attentif au vocabulaire employé et à l'arrière-fond conceptuel de celui-ci¹⁵. »

⁶ Baptiste Morizot, *Raviver les braises du vivant*, Arles, Actes Sud/Wildproject, 2020.

⁷ Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Arles, Actes Sud, 2019.

⁸ Cyril Dion, *Une image écologique ? La bataille des récits*, spectacle au Théâtre antique, Arles, 28 août 2020.

⁹ Barbara Glowczewski, *Réveiller les esprits de la Terre*, Éditions Dehors, 2021.

¹⁰ Deborah Bird Rose, *Vers des humanités écologiques*, Wildproject, 2019.

¹¹ Felwine Sarr, *Habiter le monde : essai de politique relationnelle*, Mémoire d'encrier, 2018.

¹² Alessandro Pignocchi : « Il n'y a pas d'écologie sans lutte collective contre le monde de l'économie », Reporterre, 28 octobre 2019.

¹³ Malcolm Ferdinand, *Une écologie décoloniale*, Paris, Seuil, 2019.

¹⁴ Bruno Latour et Nikolaj Schultz, *Mémo sur la nouvelle classe écologique*, Éditions Les empêcheurs de penser en rond, 2022.

¹⁵ <https://usbeketrica.com/fr/article/philippe-descola-il-faut-combattre-l-humanisme-comme-anthropocentrisme>

Les ethnologues et les anthropologues le montrent parfaitement. Les terminologies et les catégories utilisées par les différents groupes sociaux pour nommer et classer les végétations et les formations boisées renseignent sur la nature des rapports de ces groupes à la forêt et à la maîtrise des ressources naturelles qu'elle offre.

L'importance de la langue apparaît avec force dans les travaux récents du philosophe australien Glenn Albrecht, dont le projet de décrire et nommer les sentiments que nous inspire l'environnement a livré une série de néologismes dont *solastalgie*, *topodésir*, *écoagnosie* ou encore *terrafurie* :

« Au moment où des mots comme « durabilité » ou « résilience » sont pervertis par les intérêts industriels, nous avons besoin d'un langage difficile à corrompre, de bombes conceptuelles secouant les schémas anciens¹⁶ ».

En analyse de discours, si les ressorts du jargon écologique et du « mensonge vert » ont été amplement décrits, notamment dans leurs simplifications et leurs contradictions (travaux sur l'écoblanchiment dans la publicité par exemple), la dimension plus créative et porteuse d'alternatives des discours de l'écologie l'a été beaucoup moins.

Notre but est d'explorer les discours actuels sur le vivant, et plus particulièrement la forêt, pour y déceler des évolutions naissantes dans la manière d'appréhender et nommer les êtres de la nature. Ce travail se situe plus globalement au confluent de plusieurs projets de recherche qui s'intéressent à la mise en mots et en discours de la pensée écologique (PROSE, SHS Forêts !, Nouveaux discours sur le vivant¹⁷).

Notre choix s'est porté sur les écrits d'un média indépendant dédié à l'écologie, le quotidien *Reporterre*. Sa ligne éditoriale, attentive tant à la pensée savante et aux politiques mondiales qu'aux initiatives citoyennes les plus locales, offre une vision large des problématiques et des métamorphoses en cours.

Le « quotidien de l'écologie » veut proposer des informations claires et pertinentes sur l'écologie dans toutes ses dimensions, ainsi qu'un espace de tribunes pour réfléchir et débattre. Dans toutes ses dimensions signifie que pour nous, l'écologie est politique, et ne peut se réduire à des questions de nature et de pollution – même si nous suivons attentivement ces questions vitales. L'écologie engage le destin commun, engage l'avenir, sa situation découle largement des rapports sociaux : c'est donc bien une écologie politique et sociale que Reporterre présente et discute. Sa vision de la situation présente de la planète est que la crise écologique en est le problème fondamental. Il entend aussi relayer toutes les initiatives qui montrent que les alternatives au système dominant sont possibles et réalistes. (Reporterre, <https://reporterre.net/quisommesnous>)

Notre corpus d'observation est formé d'un ensemble de 3415 extraits comportant le lemme 'forêt' et de 2483 extraits comportant le morphème 'forest', issus des articles publiés entre 2008 et 2021. Dans ce corpus, 182194 occurrences correspondent à 16121 formes. L'accès au texte complet se fait par la plateforme Lexicoscope ou par le site de *Reporterre*.

Nous nous intéressons en particulier aux terminologies émergentes, expressions phraséologiques, marques des modalités et des attitudes, relations sémantiques d'élaboration...

¹⁶ Glenn Albrecht, *Les émotions de la Terre : des nouveaux mots pour un nouveau monde*, Les Liens qui libèrent, 2020.

¹⁷ Ali Wafdi, Agata Jackiewicz, Christelle Dodane, Frédéric Calas, Damien Nouvel, « Formes d'engagement et de militantisme écologique en région Occitanie (Projet PROSE) », *Colloque international Humanités environnementales, Sciences, arts et citoyennetés face aux changements globaux*, 9^{èmes} Journées de la Société d'Écologie Humaine, 5-7 octobre 2021, Montpellier.

sans sous-estimer le rôle des commentaires métalinguistiques qui offrent une veille épistémique précieuse.

Les fréquences élevées de certains termes indiquent à l'évidence les thématiques dominantes. Mais au contraire certaines expressions aux fréquences très basses méritent tout autant attention. Sont-elles premiers témoins d'un changement de perspective ? d'une anticipation perspicace ? d'une innovation naissante ? d'une utopie visionnaire ? Nous pisterons donc ces nominations comme signaux faibles à surveiller. Enfin, l'absence ou la présence faible de mots attendus peuvent indiquer une évolution à noter.

Le corpus Reporterre est traité par des analyseurs lexicaux, pour en extraire segments répétés, concordances et cooccurrences. Mais ce n'est pas notre seul point d'entrée.

Nous portons une attention particulière aux titres et aux intertitres des articles, qui, sous une forme condensée, désignent, interpellent et invitent à l'action.

- a) *La coupe rase, une aberration écologique qui menace nos forêts*
- b) *Forêts vivantes ou déserts boisés ?*
- c) *Sauver la face ou sauver des forêts ?*
- d) *« Jardiner » la forêt, plutôt que « l'exploiter »*
- e) *Une autre forêt est possible*
- f) *Et la forêt devient comestible*
- g) *La forêt ne doit pas devenir une langue morte*
- h) *Recréer une culture populaire de la forêt*
- i) *Des forêts en ville ? La méthode Miyawaki n'est pas la solution miracle ...*

Les narrations journalistiques informent, mais elles s'adressent délibérément à notre imagination, qu'elles séduisent, secouent ou désarçonnent.

1. *La forêt est là, tout autour de nous, mais nous ne savons plus la lire. C'est comme si nous étions devenus analphabètes. Nous n'y voyons qu'un décor, une abstraction que nos yeux peu avertis ont tendance à résumer à de « la nature ». Les lambeaux de brume, en pesanteur au-dessus de nos têtes, couronnent ce mystère. La forêt est cette inconnue immémoriale qui peuple la lisière de nos vies. On s'y promène, on y flâne, on s'y réfugie des trépidations urbaines, mais nous ne la connaissons pas. Nous peinons à comprendre ses cycles et son histoire. Devant cet enchevêtrement de vies, nous sommes démunis. (Reporterre, 5 octobre 2021)*
2. *Des forêts moissonnées comme des champs de blé. Des machines qui arrachent, coupent et débitent un arbre en moins d'une minute. Des hectares entiers dévastés, la surface scalpée de toute végétation, creusée par des ornières béantes à même l'humus. (Reporterre, 15 juin 2020)*

Les interviews restituent les émotions et les engagements assumés.

3. *« L'une des choses qui m'exaspèrent le plus dans l'actualité, s'emporte Alessandro Pignocchi, c'est quand j'entends un soi-disant écologiste expliquer qu'il faut sauver l'Amazonie parce que c'est un puits de carbone et éventuellement une source de médicaments. Ces fonctions, pour importantes qu'elles soient, ne sont rien à côté de la perte d'un environnement aussi essentiel à notre bien-être. D'autant plus que cela*

sous-entend que si la technologie était capable de remplir ces modestes services, raser l'Amazonie ne poserait plus aucun problème. » (Reporterre, 2 octobre 2015)

Nous souhaitons également mettre en lumière une nouvelle poétique et de nouvelles formes de narration par lesquelles les professionnels de la forêt, les guides ou les scientifiques engagés, cités dans les pages de Reporterre, s'attachent à transmettre leurs connaissances teintées d'émerveillement.

4. « J'ai ouvert la boîte de Pandore, je me suis désincarcéré de mon regard de professionnel », dit-il en souriant. *Sous les ramures des grands arbres, il a découvert tout un monde, comme une galaxie en expansion qui n'attendait plus que d'être explorée.* (Reporterre, 5 octobre 2021)
5. *Quelle place donnez-vous à la beauté dans votre travail ?* [Francis Hallé :] Elle est essentielle. Et je constate que l'émerveillement, à mesure que les années passent, prend de plus en plus d'importance. J'en suis à prétendre que la beauté devrait faire partie intégrante de la biologie et de l'écologie ! (Reporterre, 24 mai 2021)

Un parcours d'analyse

Comment a évolué notre rapport avec la forêt ? Savons-nous qu'elle n'est plus la même qu'il y a deux cents, trois cents, mille ans ? Avons-nous conscience que ce que nous rangeons sous le terme « forêt » regroupe des réalités très diverses, dont certaines – les plantations d'arbres – n'ont rien à voir avec une forêt au sens biologique du terme ?

Quelle forêt souhaitons-nous ? Et comment souhaitons-nous vivre avec la forêt ? Est-il possible d'élaborer une vision intégrée de la forêt, où l'homme et la nature ne s'opposent plus ?

Nous ne répondrons pas à toutes ces questions, ni même à une seule d'entre elles. Mais les rappeler nous semble important pour tisser une toile de fond aux observations linguistiques que nous nous proposons de mener.

Dire et conceptualiser un monde en transition

Si les mots de l'écologie disent notre perception du monde, la gravité et la rapidité des transformations et l'urgence d'agir précipitent les créations et les ajustements langagiers.

Certains mots retentissent comme des sonnettes d'alarme : *sixième extension de masse, réfugiés climatiques, mégafeux, fièvre de l'Arctique...* D'autres accusent, dévoilent et dénoncent : *incivisme environnemental, inaction climatique, écocide, enfouissement des déchets nucléaires, marée noire, perturbateurs endocriniens, droits de polluer, grands projets inutiles, extractivisme, malcroissance, malforestation...* D'autres encore conceptualisent, construisent ou déconstruisent, en formant des paradigmes : *anthropocène, capitalocène...* Il y a aussi des mots porteurs de promesses électorales et d'horizons d'action : *République écologique, règle « verte », agriculture biologique et paysanne, justice climatique, ISF climatique...* Rien n'est plus politique en effet que l'acte de désigner et les logiques de nomination sont d'importants vecteurs d'axiologie¹⁸.

Les rapports successifs martèlent l'urgence d'agir. Il faut *réduire, protéger, conserver, restaurer, sauver...* Cela a engendré grand nombre d'unités phraséologiques qui sonnent

¹⁸ Valérie Bonnet & Albane Geslin, « Les mots de l'écologie, 25 ans après. Circulation des discours et des notions. » *Mots. Les langages du politique*, 119, 9-14. <https://doi.org/10.4000/mots.24186>, 2019.

désormais comme une évidence : *capter/séquestrer le carbone, restaurer les écosystèmes, protéger les espèces, sauver la planète.*

6. *Le secteur de l'agriculture, de la foresterie et de l'usage des sols devront à la fois permettre de réduire les émissions, mais également capter du carbone, en « réduisant la déforestation, en protégeant et restaurant des écosystèmes naturels, notamment les forêts, les tourbières, les zones humides côtières, les savanes et les prairies ».* (Reporterre, 4 avril 2022)

Notons au passage que les éléments du langage développés, particulièrement quand ils comportent les adjectifs *durable, soutenable, responsable, vertueux* ou encore *vert* sont à considérer en contexte et avec précaution. Les turpitudes des lexiques écologiques qui « induisent une euphémisation des problèmes et encouragent la mollesse des réactions » ont été signalées avec pertinence et fougue par Dominique Bourg¹⁹.

7. *Il y a trente ans, les Occidentaux ont développé le concept de « gestion durable des forêts » tropicales. Dans le bassin du Congo, le bilan est désastreux : une déforestation massive — alors que ces forêts tropicales sont un énorme puits à carbone — qui favorise l'émergence de maladies infectieuses.* (Reporterre, 27 mars 2020)
8. *Elle [l'AFD] cofinance ainsi depuis 2018 un projet de recherche conduit par le Cirad. Celui-ci vise à « améliorer la durabilité des aménagements forestiers », à propos desquels ont été constatés « différents problèmes concernant leur qualité et leur durabilité ».* (Reporterre, 27 mars 2020)

Plus fondamentalement, l'évolution de la pensée écologique de ces dernières années, dont la bibliographie de cet ouvrage témoigne amplement, a engendré des terminologies destinées à repenser les catégories classiques par de nouvelles « grammaires des existants » (*humains, non-humains, autres qu'humains, plus-que-humains...*).

Permanence et impermanence

Grandie en Europe de l'Est, j'ai acquis avec ma culture slave un trésor de proverbes sur la forêt, élément familier des paysages, profondément inscrit dans la culture populaire du pays. Plusieurs de ces proverbes disent la permanence et la valeur de la forêt.

- a) *Nie było nas, był las. Nie będzie nas, będzie las.*
[Nous n'étions pas là, il y avait une forêt. Nous ne serons plus là, il y aura une forêt.]
- b) *Drzewo, które skrzypi, dłużej w lesie stoi.*
[Un arbre qui grince reste (debout) plus longtemps dans la forêt.]
- c) *Im dalej w las, tym więcej drzew.*
[Plus on s'enfonce dans la forêt, plus il y a d'arbres.]
- d) *Szumi las... ma czas.*
[La forêt bruisse, elle a du temps devant elle.]
- e) *Nie czas żałować róż, gdy płoną lasy.*
[On ne regrette pas les roses, quand les forêts sont en feu.]
- f) *Kto ma grzyby w lesie, tego zawsze radość niesie.*

¹⁹ Dominique Bourg, « Les mots et les maux de l'environnement », *Communications*, 2015/1 (n° 96), p. 137-144. DOI : 10.3917/commu.096.0137. URL : <https://www.cairn.info/revue-communications-2015-1-page-137.htm>, 2015.

[Celui qui a (trouve) des champignons dans la forêt est toujours porté par la joie.]

La vie humaine passe, alors que le monde naturel semble permanent. La forêt a précédé l'humain et ses cultures, elle l'accompagne et elle lui survivra. La forêt prend son temps. Les changements naturels qui s'y produisent sont très lents, d'où l'impression de son immanence. La forêt est le lieu où l'arbre s'épanouit et dure. La forêt est source de nourriture et de joie. Métaphoriquement, la forêt représente un lieu sûr et familier, et aussi une forme de complexité croissante.

Ces proverbes ignorent la déforestation, mais craignent le feu.

Cette incursion dans la culture slave me permet d'introduire une des questions centrales présentes dans le corpus Reporterre : la disparition et la dégradation des forêts.

Dénoncé avec constance par le spécialiste des forêts tropicales Francis Hallé, ce problème revient dans les lignes des tribunes citoyennes et les propositions de certains responsables politiques. C'est *un bien commun à toute l'humanité, essentiel à notre survie* qui est ainsi menacé.

9. ... quand on aborde le sujet de la déforestation, le regard bleu de Francis Hallé s'assombrit : « On est en train de détruire un bien commun à toute l'humanité. » [...] Il dit avoir vu des forêts disparaître en quatre ans, alors que le film montre qu'il faut sept cents ans pour que pousse une forêt primaire. « On croit que c'est indestructible mais en fait, c'est très fragile. La forêt tropicale est un énorme réseau de liaisons entre des êtres vivants. Si vous tirez un bout de cet écheveau ». (Reporterre, 13 novembre 2013)
10. Les forêts sont devenues un champ de bataille en proie aux machines et à l'appétit insatiable des industriels. Partout, dans nos communes, départements et régions de France, nous voyons notre bien commun se faire malmené, les coupes rases et les monocultures se multiplier. C'est un fait palpable que nous éprouvons au quotidien, une violence que nous ressentons dans notre chair. Le productivisme gagne nos massifs forestiers et plie le vivant aux règles du marché. Des paysages séculaires sont dévastés parfois en quelques heures. Les arbres sont moissonnés comme du blé. Partout, les forêts sont vues comme un gisement inépuisable que l'industrie est appelée à exploiter et le bois comme un simple matériau à transformer. (Reporterre, 2 août 2021, Tribune)
11. La députée insoumise Mathilde Panot a présenté le 22 juillet une proposition de loi encadrant plus sévèrement les coupes rases pour ne pas « laisser aux mains des industriels un bien commun essentiel à notre survie ». (Reporterre, 23 juillet 2020)

Les statistiques réalisées sur notre corpus sont sans appel, le premier mot associé à la forêt est *déforestation*, avec 1069 occurrences (et 1106, pour les variantes obtenues à partir de 'déforest').

Selon les cas, on choisit de souligner :

- son intensité : *massive, intensive, intense, accélérée, continue, à grande échelle...*
- les moyens déployés : *industrielle, mécanisée...*
- son impact : *dévastatrice, catastrophique...*
- son caractère illicite : *illégale, mafieuse, sauvage...*,

ce qui dessine un répertoire lexical tristement cohérent.

Le terme spécifique *déforestation importée* est le bigramme le plus fréquent (62 occurrences). Il renvoie aux pratiques de l'importation de produits forestiers ou agricoles non durables,

contribuant à la déforestation à l'étranger (soja, huile de palme, cacao, bœuf et ses co-produits, hévéa, bois et ses produits dérivés...).

D'autres termes récurrents désignent des techniques de coupe d'arbres (*coupe rase, coupe à blanc, tronçonnage*...).

Un vaste paradigme de mots qui renvoient à la destruction (*destruction, abatage incendie, brûler, feu, perte, érosion*, avec leurs variantes respectives) confirment par leurs occurrences élevées la problématique de la disparition des forêts.

Le deuxième thème majeur renvoie à la *dégradation* des forêts associée notamment aux pratiques de la *monoculture* (*intensive, mécanisée, industrielle, dévastatrice*...) et de la *futaie régulière*. La *vulnérabilité accrue* face aux aléas climatiques et aux agents pathogènes, ainsi que la fragilité générale des cultures monospécifiques et monovariétales ressortent nettement.

Enfin, les mécanismes de la *compensation* « pour perte de biodiversité » sont amplement incriminés comme une fausse solution, voire une imposture scientifique, qui viendrait renforcer la marchandisation de la nature devenant un « capital vert ».

12. D'après l'Inventaire forestier national (IFN), une coupe rase « *désigne en gestion forestière l'abatage de l'ensemble des arbres d'une parcelle* ». Elle est utilisée soit pour remplacer une essence par une autre, souvent des feuillus par des résineux, soit pour couper l'ensemble d'une parcelle cultivée en futaie régulière : un modèle de gestion sylvicole où les arbres ont le même âge, la même hauteur et peuvent donc être abattus en même temps. (Reporterre, 15 juin 2020)
13. *La coupe rase est le symbole de l'industrialisation de la forêt. L'industrialisation est fondée sur un triptyque : coupe rase, puis plantation, et monoculture. À la fin, vous pouvez appeler forêt un champ d'arbres. Mais un champ d'arbres n'est pas une forêt !* (Reporterre, 23 juillet 2020)
14. *Au Canada, le combat contre le tronçonnage d'arbres millénaires.* (Reporterre, 10 juin 2021, titre d'article)
15. *Le gouvernement vient de mettre en place une « plateforme d'observation et de lutte contre la déforestation importée ». Le but : offrir aux consommateurs et aux entreprises une transparence sur les produits qui pourraient avoir provoqué une déforestation à l'étranger. Un outil peu abouti et inutile, tacle Sylvain Angerand.* (Reporterre, 23 janvier 2021)
16. *La « compensation pour perte de biodiversité » est un mécanisme censé « compenser » l'impact d'un grand projet d'infrastructure sur l'environnement. Loin de recréer de la biodiversité, ces mécanismes donnent un blanc-seing à la destruction environnementale, comme s'il était possible de recréer ailleurs ce que l'on a détruit ici.* (Reporterre, 3 décembre 2013)

Pour des forêts vivantes

Les pages du quotidien Reporterre relatent amplement les initiatives qui traduisent une réappropriation citoyenne du soin envers les écosystèmes. L'homme, tissé à son milieu, doté d'une conscience claire de l'interdépendance entre lui et son paysage multispécifique, cherche à reprendre ainsi en main le destin des forêts.

L'« Appel pour des forêts vivantes »²⁰ – lancé par des collectifs citoyens, exploitants forestiers alternatifs, associations, habitants, collectifs militants, et fonctionnaires de l'ONF – pour refuser

²⁰ <https://reporterre.net/Pour-des-forets-vivantes-faisons-front-contre-les-industriels>

le productivisme forestier et la malforestation des forêts industrielles, en constitue un exemple particulièrement riche en éléments de langage.

Deux visions clairement dépeintes des forêts y sont esquissées, pour être franchement opposées. Le concept de *forêt vivante* devient un étendard pour un modèle de forêt désirable. Seule une forêt vivante peut alors prétendre à la qualité de vraie forêt.

17. *Pour le collectif, une forêt vivante est une forêt diversifiée qui ruisselle de vies, pleine d'interactions et riche d'un écosystème complexe, qui n'exclut pas forcément les humains. Les membres de l'Appel défendent une gestion soutenable allant de la sylviculture douce à la forêt cueillie, de la futaie jardinée à la libre évolution. Par principe, une forêt vivante s'oppose à une forêt plantée, monospécifique, surexploitée, alignée au cordeau et sans biodiversité.* (Reporterre, 16 octobre 2021)
18. *Face aux impacts déjà bien palpables du changement climatique, donnerons-nous la priorité à l'œuvre de la nature et des écosystèmes, c'est à dire des forêts vivantes, ou alors à des plantations en monoculture censées mieux assurer l'avenir de nos forêts ?* (Reporterre 6 avril 2020)
19. « ... dans le code forestier actuel, la forêt n'est pas définie comme un écosystème vivant mais plutôt comme un capital dont on souhaite assurer la capacité à fructifier », *analyse l'association Canopée.* (Reporterre, 15 juin 2020)

Dans le tableau qui suit, nous avons relevé sans prétendre à l'exhaustivité les principales nominations et désignations de la forêt en rapport avec les pratiques sylvicoles recommandées ou incriminées.

Pour une forêt	Contre une forêt
<i>en libre évolution</i> <i>diverse</i> <i>résiliente</i> <i>mélangée en espèces et en âges</i> <i>multifonctionnelle</i> <i>écosystème complexe</i> <i>vivante</i> <i>vraie</i> <i>naturelle</i> ...	<i>plantée</i> <i>monospécifique</i> <i>surexploitée</i> <i>alignée au cordeau</i> <i>sans biodiversité</i> <i>uniformisée</i> <i>biodiversité en berne, érosion des sols</i> <i>gisement inépuisable</i> <i>modèle industriel (de la forêt)</i> ...
Pour une sylviculture	Contre une sylviculture
<i>sylviculture douce</i> <i>sylviculture « dynamique »</i> <i>futaie jardinée</i> <i>forêt cueillie</i> <i>gestion forestière proche de la nature</i> <i>(close-to-nature forestry)</i> <i>sylviculture irrégulière et continue proche de la nature.</i> ...	<i>usine à bois</i> <i>monoculture d'arbres</i> <i>plantation industrielle</i> <i>exploitation industrielle</i> <i>coupe à blanc,</i> <i>abattue « à blanc »</i> <i>coupe rase</i> <i>pratiques sylvicoles nocives</i> ...

Gradients de naturalité et d'artificialité, desserrer l'étau des dualités

Il est important de noter que ces nouvelles techniques de *gestion forestière proche de la nature* renvoient à un gradient dans un continuum de l'interaction possible entre l'homme et la

nature (la forêt), plus ou moins écocentrée (tournée vers le vivant), plus ou moins anthropocentrée (au service de l'humain).

En réalité, en dehors de rares forêts primaires, dont la forêt de Białowieża²¹, toutes les forêts européennes sont soumises à l'intervention de l'homme. « Nous vivons entourés de milieux hybrides, productions conjointes des activités humaines et des processus naturels » rappellent Catherine et Raphael Larrère²². Le terme d'hybride et le processus d'hybridation de la nature et de la culture sont aujourd'hui acceptés par le plus grand nombre comme une manière de décrire la matérialité qui nous entoure.

Concept fertile, théorisé notamment par Luc Gwiazdzinski, « l'hybridation oblige à repenser les notions de porosité territoriale, d'interstice, d'entre-deux, d'intervalle, de terrain vague, de tiers, de trans, de pluriel, de multi, de malléabilité, et d'élasticité de la ville et des territoires et des espaces publics dans le cadre d'une approche spatio-temporelle.²³ » Rappelons aussi que l'émergence des hybrides s'accompagne en toute logique de création de néologismes. Ces nouveaux mots pour « mieux exprimer des réalités qui manquent de mots²⁴ » peuvent nous aider à appréhender l'évolutif, le complexe et le composite.

Le retour à l'état sauvage après une étape de domestication a été théorisé par le concept de *féralité*²⁵. Gilles Clément a installé la notion de « *tiers-Paysage*²⁶ » pour désigner « l'ensemble des espaces qui, négligés ou inexploités par l'homme, présentent davantage de richesse naturelle en termes de biodiversité ». De son côté, Akira Miyawaki l'inventeur du concept de *micro-forêt urbaine* emploie le terme « *végétation potentielle naturelle* », c'est-à-dire celle que l'on supposerait présente dans un milieu naturel, s'il n'avait pas subi d'influence anthropique significative.

Notre rapport à la nature reste balisé par une série de dichotomies livrées avec nos héritages : nature-société, nature-culture, sanctuarisation-exploitation, laisser faire-maîtriser, sauvage-cultivé, sauvage-domestique, rural-urbain, primitif-évolué, hostile-protecteur, nuisible-utile... Or les nouvelles pratiques d'agroforesterie et de permaculture abolissent manifestement ces oppositions. De nombreux termes en apparence oxymoristiques (si l'on maintient comme référence lesdites dichotomies) viennent les désigner :

- *agriculture invisible, agriculture sauvage, agriculture réensauvagée, farming the woods, spontané dirigé, jachère productive...*
- *forêt jardin, bois jardin, forêt gourmande, forêt comestible, forêt nourricière, écosystème nourricier, micro-forêt urbaine, micro-forêt native, jungle étroite...*
- avec des variantes et spécificités : *forêt comestible tempérée ; forêt-jardin en structure multi-étagée ; jardin-forêt urbain collectif ; micro-forêt participative...*

Le concept de *forêt-jardin* apparaît comme la manière la plus aboutie de concilier les lois naturelles à nos productions alimentaires, de conjuguer les réussites du passé aux connaissances scientifiques et intuitives les plus modernes. Quelle que soit sa taille, un jardin-forêt imite les processus naturels, gage de résilience, de durée et de sécurité.

20. *Un des concepts les plus passionnants en permaculture, c'est la forêt comestible, appelée aussi jardin-forêt. En quelques lignes, on pourrait dire que la « forêt*

²¹ La forêt de Białowieża [b'awo'vieža] se trouve à cheval sur les territoires polonais et biélorusse.

²² <https://lejournel.cnrs.fr/billets/la-nature-pour-partenaire>

²³ Luc Gwiazdzinski, « De l'hybridation territoriale à la créolisation des mondes », in Gwiazdzinski L., 2016, *L'hybridation des mondes*, Elya, pp. 311-334, 2016.

²⁴ Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Points « Essais », 2005.

²⁵ Annik Schnitzler et Jean-Claude Génot, « La féralité : un concept novateur pour les forêts », *Revue forestière française*, 73(2-3), 271-279. <https://doi.org/10.20870/revforfr.2021.5472>, 2022.

²⁶ Gilles Clément, *Manifeste du tiers paysage*, Montreuil, Sujet-objet, 2004.

comestible » est un système de production de nourriture, principalement grâce aux végétaux, dans un écosystème forestier, où on y plante des arbres fruitiers, des arbres à noix, des buissons, des herbes vivaces, des vignes et toutes plantes capables de produire une récolte utile aux humains, et aux autres habitants du lieu, tout en pratiquant le compagnonnage des plantes les unes avec les autres, en les installant de manière à créer une succession de couches pour créer une ambiance forestière. (Reporterre 19 mars 2014)

21. En Bourgogne, Fabrice Desjours a créé sa « Forêt gourmande », un écosystème nourricier et un redoutable piège à carbone. Le rêve de l'ancien infirmier : créer un conservatoire de semences et propager les graines fabuleuses qu'il a collectionnées lors de ses voyages. De nombreux « peuples de la forêt », grâce à leur interaction millénaire avec le végétal, créent aux alentours des villages des systèmes d'agro-forêts, apparemment sauvages mais en réalité extrêmement domestiqués, ce qu'on appelle « l'agriculture invisible ». (Reporterre, 1er juillet 2019)
22. Il existe un grand nombre de jardins-forêts possibles. Dans l'idéal, c'est un lieu avec le moins d'intervention humaine possible, plus écocentré (tourné vers le vivant) qu'anthropocentré (au service de l'humain), où le sauvage peut revenir et où l'on peut y manger (baies, feuilles, fruits, graines...). Chaque jardin-forêt est unique, chaque conception est unique, c'est le reflet de son créateur, espace de créativité, de bien-être, de bonheur, de détente, de loisir, de connexion à la spiritualité, d'autonomie, de partage, de beauté, de production de biomasse. Qu'on l'appelle jardin-forêt, forêt comestible ou nourricière, verger potager ou pré verger, c'est le paysage agricole le plus efficient pour stocker du carbone et donc empêcher, ou au moins tamponner, le dérèglement climatique : un hectare, au bout de 25 ans, pourrait stocker autour de 250 tonnes d'équivalent carbone (dans le sol et dans la végétation), ce qui est gigantesque ! Et la biodiversité (de la bactérie aux chevreuils) revient : phénomène vertueux ! (Reporterre, 1er juillet 2019)

Regarder la forêt pour elle-même

Avant d'achever notre parcours, une dernière question nous semble importante à soulever.

Alors que la symbolique des forêts, magnifiquement décrite dans nombre d'ouvrages, continue à nourrir notre intérêt pour la nature, cette approche serait en même temps un redoutable obstacle pour la connaître véritablement. Lestés de représentations et d'attentes culturellement déterminées, nous serions peu (ou moins) ouverts à sa rencontre.

Estelle Zhong Mengual, en historienne de l'art, formule à ce titre un avis radical : « percevoir le vivant comme un décor, un symbole ou un support de nos émotions sont autant de manières de ne pas le voir²⁷ ».

« Ce qui est manqué, dit-elle, c'est le monde vivant dans son altérité : dans sa capacité à être porteur de ses propres significations, de ses propres histoires. C'est précisément parce que cette altérité n'est pas saisie qu'il est si naturel pour nous de faire du vivant un réservoir de symboles : on ne voit pas comment on pourrait le convoquer autrement pour qu'il ne soit pas muet, inintéressant. C'est dans cette mesure que l'on peut dire que l'on n'y voit rien, et cela n'est pas sans lien bien sûr avec la cosmologie occidentale telle que décrite par l'anthropologue Philippe Descola, où la nature est cette matière inanimée, extérieure, à disposition, sans intériorité propre ».

Ce constat global sur la perception de la nature concerne au premier chef notre rapport à la forêt. Profondément modifiée par l'homme, dépouillée du symbolique et des êtres mystérieux

²⁷ Estelle Zhong Mengual, *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*, Arles, Actes Sud, « Mondes Sauvages », 2021.

qui la peuplaient dans les récits de jadis, mais aussi largement méconnue, la forêt d'aujourd'hui est-elle encore désirable ?

« On protège mal ce que l'on ne connaît pas », martèle Francis Hallé (Reporterre, 24 mai 2021). Connaître et reconnaître dans son altérité le monde vivant, cette question revient en force, alors même que les programmes scolaires ont échoué à nous doter d'une culture scientifique suffisante.

Cette distance par rapport au vivant se heurte à des écueils liés à nos systèmes de valeurs, car la beauté, l'étrange ou l'utilité immédiate ne sont pas toujours au rendez-vous. Il s'agit parfois de rendre intéressant l'invisible, l'insignifiant, le prétendu nuisible, le dégoûtant...

À l'évidence, les questions posées par l'individualité, la singularité, la sensibilité et l'intentionnalité propres aux *autres qu'humains* ouvrent un formidable terrain de réflexion et d'exploration.

Ernst Zürcher, chercheur et ingénieur forestier, fait partie des figures européennes reconnues pour l'art de transmettre leur connaissance scientifique pointue en même temps que l'amour des arbres. Sous sa plume, troncs, racines, sèves, mycorhizes... deviennent intensément vivants et extrêmement attachants. Il conte le *pouls cosmique des bourgeons*, les *solidarités souterraines*, le *compagnonnage multi-espèces*, les *arbres-antennes*²⁸. Il montre que des savoirs traditionnels peuvent s'avérer biologiquement visionnaires :

Un des liens invisibles reliant l'homme aux arbres touchait dans le passé à des domaines apparentés à la magie, à la religion et à la spiritualité, dépassant tout ce qu'un esprit « moderne » pourrait imaginer. Un regard objectif basé sur quelques faits scientifiques récents nous fait réaliser que ceci ne relève pas uniquement des superstitions primitives, mais d'une forme de connaissance réelle au caractère assez énigmatique. Ce fait peut être mis en évidence à travers l'exemple d'une essence européenne qui dégage encore un certain mystère : l'if (*Taxus baccata*)²⁹.

23. « Les arbres, des « humains du règne végétal ». *Ingénieur forestier de formation, docteur en sciences naturelles, Ernst Zürcher est un amoureux des arbres, mais pas un doux rêveur. Dans « Les Arbres, entre visible et invisible », il tente de répondre en scientifique à des questions disparates qui conduisent le lecteur de surprise en surprise.* » (Reporterre, 21 juin 2017, titre d'article et chapô)

24. *Lorsqu'il clôt son livre en préconisant de consacrer un temps à l'apprentissage des arbres et de la forêt dans les écoles, ou de protéger les arbres les plus vieux, ceux qui sont porteurs de mémoire, au même titre qu'un être humain, on ne peut que lui donner raison.* (Reporterre, 21 juin 2017)

Arrêtons-nous un instant sur une figure de style employée par Zürcher et mise en évidence dans le titre de l'article présentant son ouvrage. Qualifier les arbres des *humains du règne végétal* procède d'une métaphore qui place l'homme du côté du connu, pour repousser l'arbre dans la sphère à découvrir. Ce procédé consistant à expliquer les êtres de la nature par référence à l'homme, dans une sorte de métaphorisation « à l'envers³⁰ », se rencontre de plus en plus fréquemment dans les ouvrages de vulgarisation et des écrits pédagogiques. Les bactéries deviennent ainsi *chimistes*, les vers de terre *ingénieurs du sol*, *mineurs de fond* ou *premiers laboureurs*...

25. *Ils sont ingénieurs chimistes, défragmenteurs, décomposeurs, régulateurs, ingénieurs physiques, mineurs de fond, laboureurs, chasseurs, piqueurs, suceurs, ils broient,*

²⁸ Ernst Zürcher, *Les Arbres, entre visible et invisible*, Arles, Actes Sud, 2016.

²⁹ *Ibid.*, p.29.

³⁰ Le procédé métaphorique classique qualifie de fourmi une personne travailleuse. En changeant de point de référence, les fourmis deviennent des workaholic des forêts...

rongent, coupent, déchiquettent, réduisent et boulotent tout ce qu'ils trouvent, ils recyclent, aèrent, remuent, mélangent, mixent. Ils sont phytophages, coprophages, détritivores, xylophages, xylocoprophages, nécrophages, saproxylophages... Ils ont 6 pattes, 8 pattes, 10 pattes, 1000 pattes. Certains sont ailés et d'autres sont aptères.
(CHRONIQUES DES SOLS VIVANTS #3 ILS TRAVAILLENT POUR NOUS)

Conclusion

La langue constitue une partie intégrante de la chaîne des relations entre l'homme, la société et la nature. Elle traduit l'évolution des modes de pensée et des formes d'expérience. Nous avons besoin de termes justes, tant pour désigner de manière précise les formes et les impacts des activités humaines sur la planète, que pour dire le désirable et composer des récits dessinant de nouveaux possibles.

Nous venons d'amorcer une réflexion sur les représentations de la forêt enregistrées par l'apparition de nouvelles formes d'expression dans les discours des médias spécialisés en écologie.

Si l'activité véritablement néologique n'est pas significative pour ce qui concerne la thématique des forêts, l'émergence de tournures telles que *forêts vivantes, forêts naturelles* ou *vraies forêts*, indiquant en creux les excès et les aberrations de l'intervention humaine, est à souligner. Une *forêt vivante* s'oppose à une *forêt plantée*.

Le corpus extrait du quotidien Reporterre dit une forêt menacée, vulnérable, que les pratiques de compensation (pour perte de biodiversité) fragilisent au lieu d'aider. Le concept de *déforestation importée* rappelle que nos modes de consommation engagent pleinement notre responsabilité à l'échelle planétaire.

Face à l'exploitation massive des forêts qui dégrade les écosystèmes, ce n'est pas leur sanctuarisation qui est préconisée, mais des formes de *sylviculture douce, proche de la nature*, non violente. Plus discret, mais aussi plus averti des processus naturels, l'homme est appelé à collaborer avec elle, dans une forme d'agroforesterie diplomatique. Autant que cela est possible, c'est une *forêt en libre évolution* qui est attendue.

Le concept de *forêt nourricière*, comestible, jardinée, à l'image des expériences des peuples anciens, se développe. On en souligne la résilience et l'autonomie. Naturelle et efficace, elle permet de nourrir les hommes et guérir la terre.

Les discours que nous avons explorés parlent à notre intellect, mais visent tout autant notre sensibilité. « La beauté, c'est vital », ne cesse de clamer le scientifique Francis Hallé. Il est temps à ses yeux de « *se libérer du règne de la mesure et renouer avec la sensibilité* ». Témoins avertis de la disparition de la biodiversité, les scientifiques engagés dans la transmission invitent tout d'abord à la découverte et à l'émerveillement. Il s'agit d'apprendre à voir, avant d'apprendre à agir. Agir en interférant le moins possible. Agir, certes pour, mais surtout avec la nature.

Laissons le dernier mot à Reporterre : « Nous entrons dans une époque où les humains ne sont plus au centre du monde ; leur histoire est rattrapée par le temps géologique et leurs milieux se transforment. Cohabiter, c'est alors composer de nouvelles assemblées avec les espèces du vivant, le règne minéral et les artefacts technologiques ; c'est prendre soin des écosystèmes

auxquels nous appartenons, c'est repenser les communs pour écrire de nouvelles histoires avec les autres espèces³¹ ».

³¹ <https://reporterre.net/Cohabiter-assemblages-terrestres>, 28 mai 2019.